

**Fabrice FLIPO**

Maître de conférences en philosophie

## **Éducation au développement durable : l'enjeu du XXI<sup>e</sup> siècle ?**

Depuis peu, l'enseignement du développement durable peut s'appuyer sur un *corpus* abondant de textes et de références<sup>1</sup>. Tel n'était pas le cas jusqu'ici. Les problématiques de ce domaine devaient être abordées par la bande, en tordant les programmes officiels, avec le risque de se voir reprocher une certaine militance. Les programmes ont toujours un temps de retard sur le monde comme il va. Et ils sont sujets à une mise en forme issue de consensus politiques et institutionnels qui ne vont pas forcément dans le sens d'une formation de l'esprit critique.

L'abondance nouvelle de littérature sur le développement durable permet désormais aux enseignants d'aborder le problème en toute légitimité. Elle milite même pour que les réticences d'une partie du corps enseignant soient levées. Le développement durable, c'est une question que posent les médias, une question que se posent les jeunes générations qui entrent dans un monde décidément bien moins attractif, à bien des égards, que celui de leurs aînés. Il y a donc lieu de produire le savoir permettant de s'orienter.

Néanmoins, cette prolifération de textes ne conduit pas à un diagnostic unanime, et encore moins à des recommandations partagées. Des « petits gestes » préconisés par Nicolas Hulot à la désaffectation du système industriel poursuivi par des groupes tels que le Groupe Oblomoff<sup>2</sup>, l'écart est considérable. L'enseignant peut-il trouver secours du côté des savoirs scientifiques et universitaires ? Peine perdue. Le développement durable, interpellant jusqu'à la division des disciplines elles-mêmes, est une question qui se diffracte au sein des multiples disciplines et sous-disciplines, dimensions écologiques, économiques et sociales restant le plus souvent étudiées séparément.

La solution pour en sortir est sans doute de rompre avec l'idée d'une définition unique du développement durable. Il existe des conceptions différentes, le mieux est de les connaître et de les expliciter, afin de rendre les élèves capables d'argumenter.

---

<sup>1</sup> Voir notamment la liste proposée par 4D [http://www.association4d.org/article.php3?id\\_article=192](http://www.association4d.org/article.php3?id_article=192)

<sup>2</sup> [paris.indymedia.org/IMG/pdf/doc-40274.pdf](http://paris.indymedia.org/IMG/pdf/doc-40274.pdf)

Trois postures semblent se dégager dans le paysage conceptuel contemporain, et il semble nécessaire de les enseigner toutes les trois, avec leurs forces et leurs faiblesses :

- la dématérialisation et la « croissance verte »<sup>3</sup>, qui maintient une position traditionaliste cherchant à faire de l'industrie, habituellement source de progrès, la solution ;
- la société renouvelable<sup>4</sup>, qui relève l'objection des ressources épuisables (second principe de la thermodynamique) et cherche à penser un universalisme basé sur l'accès de tous et de toutes aux ressources renouvelables ;
- la décroissance, les sociétés soutenables ou la sobriété<sup>5</sup>, une troisième position qui n'a pas réellement d'unité ni de nom mais qui rompt résolument avec *le développement* classique entendu comme développement technologique (le progrès) et développement économique (rendements croissants). Cette position ne rompt pas nécessairement avec la quête d'universalisme des Lumières et les Droits de l'Homme, compris en un sens éthique et moral. Mais nous ne pouvons cacher le fait que certains pouvoirs, nostalgiques de l'Ancien Régime, de l'ordre religieux ou d'appartenances traditionnelles, vont jusqu'à rejeter les Lumières en leur attribuant la paternité de l'impasse actuelle dans laquelle se trouve le développement.

La position de la plupart des acteurs sur le développement durable relève de l'une, de deux ou des trois positions mentionnées, avec souvent peu de cohérence. Difficile de le leur reprocher : contrairement au discours classique sur le développement et la modernité, nous manquons encore de *logos*, de cadre logique pour comprendre ce qui arrive. Comment trouver des mots pour dire l'avenir éloigné, les revendications chinoises, les implications de la raréfaction des ressources fossiles ? La difficulté du sujet amène un peu d'humilité, loin des systèmes triomphants d'explication du monde et de la destinée humaine.

### **Un enjeu existentiel**

Le développement durable est l'enjeu d'une lutte de pouvoir car ce n'est pas un champ stabilisé. Mais cette lutte ne recouvre pas la distinction habituelle gauche-droite. L'enjeu est plus profond. Le développement durable s'ancre dans une crise cosmologique, anthropologique — dont l'étude s'inscrit plutôt dans les *cultural*

---

<sup>3</sup> Par exemple Christian Blanc, *La croissance ou le chaos*, éd. Odile Jacob, 2006.

<sup>4</sup> Par exemple les organisations écologistes telles que *Greenpeace*.

<sup>5</sup> Par exemple Serge Latouche, *Le pari de la décroissance*, éd. Fayard, 2006.

*studies*<sup>6</sup>. Nous, Occidentaux, qui avons cru rationaliser le monde, comment avons-nous pu nous faire les ardents défenseurs d'un modèle conduisant à la destruction de la diversité biologique et à l'épuisement des océans ; comment avons-nous pu nous rendre à ce point dépendants, pour nos activités quotidiennes, d'une quantité aussi considérable de matière et d'énergie ? Un seul chiffre, énorme, illustre cela : si les Chinois vivaient comme les Étatsuniens, ils consommeraient à eux seuls 125 % de la production mondiale de pétrole... En regard, certains peuples que nous jugions *primitifs*, semblent aujourd'hui dotés d'une certaine sagesse. La (re)découverte de notre lien à la nature oblige à considérer cette dernière autrement que comme un simple moyen, un réservoir de ressources dans lequel nous pourrions puiser à volonté. Ceci s'apprend et se découvre autant — sinon plus — par l'expérience sensible que par les théories. Hans Jonas rappelait que la science échoue encore à définir la vie, ce phénomène si évident à nos sens et auquel nous tenons tant<sup>7</sup>.

Crise scientifique, aussi, quand il s'avère que nos modèles sophistiqués, débordant d'équations et de puces électroniques, ne permettent pas de maîtriser le climat, ni même de connaître le nombre d'espèces qui existent sur Terre. L'effet de seuil, courbe qui se brise brutalement et de manière radicalement imprévisible, jette à bas tous nos rêves de prévisibilité, régularité, mathématisation et unification des sciences.

Crise économique, enfin, car le lien social par le travail est bien mal en point. Le commerce ne pacifie plus, dès lors que les échanges sont sujets à la décroissance (épuisement des ressources) et à la production d'externalités si massives qu'elles remettent en cause jusqu'à l'existence de ce que nous nommons développement, voire même l'existence de l'humanité — on parle d'un milliard de réfugiés climatiques en 2050. Le tout avec un nombre croissant de terriens durablement exclus, enracinés dans la misère, affamés et manquant d'eau.

Si la Terre, elle, s'en remettra, il est difficile d'enseigner un tel état du monde. Le développement durable, mot d'ordre pour l'action, espoir, suppose de faire le deuil d'un progrès que nous avons un peu trop vite tenu pour garanti. À la différence d'un enseignement sur la technologie, la biologie, etc., ici l'enseignant qui affronte le sujet est susceptible d'être pris à partie. On l'interroge sur ses actes, sur ses positions. Si ce qu'il dit est vrai, comment expliquer le calme apparent qui règne dans nos

---

<sup>6</sup> Armand Mattelart, Éric Neveu, *Introduction aux Cultural Studies*, coll. « Repères », éd. La Découverte, 2003.

<sup>7</sup> H. Jonas, *Le principe responsabilité*, éd. Flammarion, 1990, éd. orig. 1979.

sociétés ? Les enjeux sont si énormes que l'inaction des adultes choque les élèves, qui hésitent alors entre conclure à l'irresponsabilité des adultes ou à la fausseté des informations qui leur sont apportées — l'enseignant se voyant alors décrédibilisé, perçu comme catastrophiste ou militant... L'équilibre n'est pas facile à tenir. Être rigoureux dans ce domaine demande de la méthode.

Le développement durable n'est plus un sujet mineur. Il se répand tous les jours dans les médias, dans les slogans publicitaires et les projets de loi. Chacun en a sa compréhension. Les connaissances et les pratiques nouvelles se diffusent, et nous ne pouvons que l'encourager, mais du coup nous avons affaire à des publics très hétérogènes, ce qui complique l'exposé. Pour corser encore un petit peu le sujet, ajoutons que tout va très vite ; hier synonyme d'altermondialisme, il est aujourd'hui un terme galvaudé, parfois assimilé au *greenwashing*.

Élaborer un enseignement pertinent demande donc plus d'attention que dans d'autres domaines. D'autant que pour saisir le changement de paradigme à l'œuvre, acquérir une masse suffisante de connaissances est nécessaire, car sans cela elles ne feront pas système. Si l'enjeu n'était que l'épuisement de l'énergie fossile, les déchets nucléaires ou la faim dans le monde, le développement économique et technologique suffiraient à y répondre. Aujourd'hui, aucun expert qui s'est sérieusement penché sur la question ne s'aventurerait à soutenir une telle affirmation.

### **Quelques recommandations pour l'action**

Parmi les praticiens de l'éducation au développement durable, quelques points d'accord ont toutefois émergé qui rejoignent sur bien des points ceux des praticiens du développement durable — directeurs, chargés de mission, ministres, etc.

Tout d'abord vient l'exemplarité. Enjeu existentiel, enjeu de civilisation, le statut revendiqué du savoir enseigné ne sera crédible que s'il s'accompagne d'actes concrets de mise en cohérence avec les discours. Il en va aussi de la responsabilité des adultes, qui sont ceux qui mettent en forme le monde dont vont hériter élèves et étudiants. L'éducation au développement durable prend ainsi place dans une démarche de développement durable de l'établissement, avec par exemple, la constitution d'Agenda 21. Des référentiels émergent actuellement pour guider les démarches. La Conférence des Grandes Écoles a édité le sien, les universités font

de même de leur côté. De nombreux établissements du primaire et du secondaire ont engagé des actions en ce sens, l'existant est déjà conséquent.

Ensuite, le développement durable ne saurait devenir une discipline en soi. Mettant en cause tous les autres domaines et disciplines, il demande une formation des formateurs. En retour, cela implique l'existence d'un savoir de base à transmettre. Ce dernier est connu, quoique non stabilisé, comme nous l'avons signalé plus haut. La forme optimale, à ce jour, réside donc dans la conjugaison d'un enseignement de base, généralisé à tous les élèves et même aux formateurs, avec des savoirs spécialisés déclinés dans les disciplines et domaines existants. Les années qui viennent devraient voir un élargissement considérable des outils pédagogiques à disposition.

L'aspect sensible est toujours souligné. Le développement durable implique une expérience différente du monde, un apprentissage émotionnel. Comment expliquer l'importance de la fertilité des sols à des citoyens qui n'ont jamais mis les pieds dans un champ, comment sortir de nos représentations occidentales sans avoir jamais voyagé ? Le développement durable pose la question de notre nature, la retrouver exige de l'éprouver.

L'éducation au développement durable, enfin, ne saurait déboucher sur des conclusions définitives pour l'action. Son objet même suppose d'en faire une formation de l'esprit, objet non prescriptif. Cela n'exclut pas l'acquisition de savoirs au sens classique du terme : jamais la formation de l'esprit n'a dispensé de disposer des informations pertinentes, qui relèvent de la physique, la biologie, l'histoire etc., bien au contraire.

### **À lire**

Fabrice Flipo, *Le développement durable*, éd. Bréal, 2007.

Marie-Claude Smouts (dir.), *Le développement durable : les termes du débat*, éd. A. Colin, 2005.

*La France et le développement durable, Regards sur l'actualité*, n° 302, La Documentation française, 2004.

Anne-Marie Ducroux, *Les nouveaux utopistes du développement durable*, éd. Autrement, Collection « Mutations » n° 216, 2002.